

LE JOUR, 1946  
08 FEVRIER 1946

## LA FRANCE VUE DE NOS RIVAGES

Nous suivons ici avec la plus vive attention ce qui se passe en France, et ce n'est pas nouveau. A travers les jours les plus sombres comme aux heures triomphales (comme aussi quand il ne se passait rien), nous avons vibré ici pour ce grand pays dont le nom pendant une période quinze fois séculaire, se retrouve abondamment dans tous les chapitres de notre histoire. Ce qui a évolué évidemment, c'est notre pensée politique vis-à-vis de la France, vis-à-vis de l'Europe et des nations. Qu'on nous dise si, en France, tout n'a pas évolué aussi ?

L'erreur, c'est de s'enliser dans l'histoire ; c'est de s'obstiner à ignorer ses leçons. Mais évoluer ce n'est pas changer ; ce n'est pas rejeter les amitiés et les amours ; ce n'est pas blasphémer les dieux.

Nous nous sentons aujourd'hui angoissés devant les difficultés de la France. Si la France n'était pas remontée dix fois du fond de l'abîme depuis qu'elle est la France, nous aurions peur pour elle. Voici donc en France la droite et la gauche aux prises ; une droite on peut dire « gauchère », qui ne ressemble en rien à ce que furent les conservateurs de naguère ; une gauche qui tire à gauche au point de risquer d'aller dans le fossé.

Un parti républicain français « de la Liberté » vient de naître. On croyait cependant que tout le monde en France appartenait au parti de la liberté. On constate, paradoxalement, que c'est la droite qui se bat maintenant pour des libertés absentes ; c'est elle qui nous fait découvrir, en passant, que la presse par exemple, un peut comme dans l'URSS, n'est pas tout à fait libre en France ; et nous sommes en droit de nous en étonner.

Et puis, il y a l'administration surchargée, il y a les désastreuses finances, il y a le marché noir à peu près généralisé ; un marché noir tel, qu'une grande ville comme Marseille l'aurait installé, au dire des voyageurs, devant la Bourse, dans sa principale avenue, et qu'on se demande, comme en 1793, s'il ne faudra pas envoyer à l'échafaud les affameurs.

Par-dessus la variété des problèmes et des maux, il y a l'opinion de chacun (le proverbial émiettement de l'opinion) et cette crise d'individualisme rageur qui mine depuis si longtemps l'Europe occidentale.

Ce spectacle, si nous ne le trouvons pas beau, ne nous laisse pas impassible. Comment ne nous émouvrait-il pas ? Car, c'est dans cette atmosphère, dans ces difficultés, dans ces cris que la France doit arriver à l'Unité de sa loi fondamentale, à une Constitution homogène et viable.

Si nous n'étions pas, de nature, l'optimiste même, nous n'écririons pas ainsi, nous ne nous attarderions pas sur un tableau anarchique. Mais nos sentiments pour la France et notre foi en elle justifient de notre part le bref discours que nous faisons et que le journalisme permet.

Notre conviction profonde (pour là-bas et pour ici même), c'est qu'il faut pour sauver la France, que toutes les querelles s'endorment et que la France soit placée, pour un temps, au-dessus des doctrines qui la bouleversent. Le temps d'une autre littérature est venu.

Les Français peuvent estimer, au demeurant, qu'ils n'ont besoin d'aucun conseil ; c'est leur droit souverain. A personne plus qu'à eux, il n'est permis de vivre sur les gloires passées. Mais, nous qui chérissons tout ce qu'ils ont de beau et qui avons reçu pendant si longtemps, de façon diluvienne, leurs critiques, souvent ironiques et leurs monitions, nous ne serions pas leurs amis si nous ne leur disions pas, à notre tour, ce que nous pensons de leur cas et ce que nous souhaitons pour eux.

Ou les Français feront la paix, ou ils ruineront l'avenir du pays le plus admirablement et le plus naturellement équilibré de l'univers.

La France prépare une Constitution et des élections. Pourvu que, dans les quatre mois qui viennent, les Français n'aient pas les nerfs beaucoup trop tendus pour les bien faire !